

UN DOSSIER CONTROVERSÉ : LE CAS DOSTOÏEVSKI PAR FREUD

JACQUES CATTEAU

« La psychanalyse n'est pas un lorgnon
qu'on met pour lire et qu'on enlève pour se promener. »
Sigmund Freud, *Sixième conférence* ¹

Freud et Dostoïevski, voici un parallèle qui ne surprend plus. D'un côté, l'écrivain russe, le psychologue des « profondeurs de l'âme humaine », de l'autre, le médecin viennois, le fondateur de la métapsychologie qu'il définit lui-même comme la « psychologie des profondeurs ² ». Tous les deux sont des maîtres de l'inconscient. Pourtant, dès les origines, le dossier est brouillé, miné, faussé. Les raisons en sont multiples : humaines, sociologiques, historiques, méthodologiques, etc. Mais surtout parce que le second a pris en otage le premier dans son essai fameux « Dostoïevski et le parricide ³ » en le traitant comme un cas médical et en lui faisant un

-
1. S. Freud, *Nouvelles conférences*, cité par Janine Chasseguet-Smirge, 1971, p. 7.
 2. S. Freud, « L'Inconscient » in *Métapsychologie*.
 3. S. Freud, « Dostojewski und die Vätertötung » in W. Komarowitsch. *F.M. Dostojewski, Die Urgestalt der Brüder Karamasoff. Dostojewskis Quellen, Entwürfe und Fragmente*, München, Piper Verlag, 1928. Cette préface aux premières versions, ébauches et sources des *Frères Karamazov*, ouvrage qui venait en complément aux *Œuvres* de Dostoïevski en traduction allemande, avait été commandée à Freud par les éditeurs R. Fülöp-Miller et F. Eckstein. Il la commença dès juin 1926, interrompit la rédaction pour la reprendre plus tard, avec grande réticence. Elle fut reproduite par Imago Publishing Co, à Londres en 1948 avec l'autorisation de S. Fischer Verlag de Francfort-sur-le-Main et traduite dans de nombreuses langues. En France, elle ne fut publiée qu'en 1973 aux éditions Gallimard, dans la traduction de J.-B. Pontalis et, dès cette date, reprise en guise de préface aux *Frères Karamazov* dans la collection Folio. Ce choix est un atout commercial mais il dessert le roman et l'écrivain par la réduction opérée.

procès. Il faut revenir honnêtement sur ce rapt, cette appropriation réductrice avant de tenter une analyse aussi objective que possible, dans la mesure où sont confrontés une idéologie, un oracle, et une œuvre ouverte, un génie. René Girard, en héritier critique et lucide de la psychanalyse, le dit sans ambages : « Face à une œuvre comme *Les Frères Karamazov*, la psychanalyse est en porte-à-faux et Freud est trop fort pour ne pas le sentir, même s'il ne l'avoue pas ⁴. »

D'abord, une opposition simple et absolue. Les deux hommes sont aux antipodes l'un de l'autre. Dostoïevski est un écrivain de génie, un artiste qui procède par images. Il fait *être* et *crée* un univers fictif, donc indestructible, de figures inoubliables. Esprit métaphysique et religieux, prophète russe nationaliste et orthodoxe, monarchiste et antisémite (ce dernier point n'est pas mentionné par Freud mais bel et bien pris en compte), il interroge et ne prétend rien imposer. Libre au lecteur de choisir ses héros, les humbles ou les rapaces, les saints ou les criminels, les révoltés ou les soumis. Freud est un médecin clinicien, bientôt théoricien avec une systématique focalisée sur l'Œdipe et la libido infantile, un authentique idéologue qui, malgré sa modestie affichée, est persuadé d'avoir découvert les lois de la psyché humaine et même des peuples ⁵. Il tient à sa vérité et pratique l'exclusion. Ses premiers disciples ou compagnons, par exemple Alfred Adler avec sa Psychologie individuelle et Carl Gustav Jung avec sa Psychologie analytique, en font les frais. La principale motivation est scientifique mais elle s'accompagne d'autres, peu compatibles avec la science : Adler est taxé de socialiste et Jung suspecté d'être sous l'influence des théologiens suisses. Freud est, en effet, un bourgeois libéral, un rationaliste athée qui, dans sa pratique scientifique, se place hors de la morale mais prône dans la vie une morale, qui, pour être laïque, n'en est pas moins rigoureuse. Selon lui, l'être moral est celui qui ne cède pas à la tentation. La vertu du *pecca fortiter* lui est étrangère. Que signifie, d'un point de vue scientifique, le réquisitoire du procureur Freud au début de son essai :

Le moraliste, chez Dostoïevski, est ce qu'il y a de plus aisément attaquable. Si l'on prétend le placer très haut en tant qu'homme moral, en invoquant le

4. R. Girard, *Critique dans un souterrain*, 1976, p. 23.

5. L'extrapolation de l'homme à la société est particulièrement nette dans les dernières pages de *Totem et tabou* (1913), où Freud fonde les commencements de la religion, de la morale, de la société et de l'art sur le complexe d'Œdipe. Dans sa « Sixième Conférence » (1932), il fait de la psychanalyse une science, (et pas seulement une thérapeutique) qui apporte des vérités sur « toute l'activité humaine ».

motif que seul atteint le degré le plus élevé de la moralité celui qui a profondément connu l'état de péché, on procède hâtivement ; une question se pose en effet. Est moral celui qui réagit à la tentation dès qu'il la ressent en lui, sans y céder. Mais celui qui, tour à tour, pèche puis, dans son repentir, met en avant des exigences hautement morales, s'expose au reproche de s'être rendu la tâche trop facile. Il n'a pas accompli l'essentiel de la moralité, qui est le renoncement – la conduite de vie morale étant un intérêt pratique de l'humanité ⁶.

On est encore plus sidéré lorsqu'on lit la suite de ce procès d'intention :

Il nous fait penser aux barbares des invasions qui tuaient puis faisaient pénitence, la pénitence devenant du coup une technique qui permettait le meurtre. Ivan le Terrible ne se comportait pas autrement ; en fait, cet accommodement avec la moralité est un trait caractéristique des Russes. Le résultat final des luttes morales de Dostoïevski n'a rien non plus de glorieux. Après avoir mené les plus violents combats pour réconcilier les revendications pulsionnelles de l'individu avec les exigences de la communauté humaine, il aboutit à une position de repli, faite de soumission à l'autorité temporelle aussi bien que spirituelle, de respect craintif envers le Tsar et le Dieu des chrétiens, d'un nationalisme russe étroit, position que des esprits de moindre valeur ont rejointe à moindre frais. C'est là le point faible de cette grande personnalité. Dostoïevski n'a pas su être un éducateur et un libérateur des hommes, il s'est associé à ses geôliers ; l'avenir culturel de l'humanité lui devra peu de chose ⁷.

De telles assertions péremptoires ne sont que des émanations suspectes d'une vulgaire psychologie des nations dont les meilleurs, à une époque fraîchement sortie de la guerre, n'étaient pas exempts. Freud ne prisait pas les Russes dont il était pourtant entouré, il s'en méfiait. Il en est encore aux « grands Scythes ténébreux », mélancoliques et fanatiques. Le 4 novembre 1885, à sa fiancée Martha Bernays, il confie que son « ami *in cerebro* », le docteur russe L.O. Darkchevitch lui apparaît comme « un profond fanatique » et qu'il est attiré par son humeur mélancolique, typique des Ruthènes et des Petits-Russiens. Son patient, le Russe S.K. Pankeev, le célèbre Homme aux loups, a relaté dans ses *Mémoires* que Freud avait lu le roman de Merejkovski *L'Antéchrist : Pierre et Alexis* et que l'affrontement entre Pères et Fils lui semblait inhérent à l'esprit russe, ceci en dehors de toute velléité politico-révolutionnaire ⁸. Au demeurant, son ami Theodor Reik s'élèvera contre ce préambule injuste et hypocrite. Le 14 avril 1929 Freud confessera, dans sa

6. Cité in Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Paris, Folio, t. 1, 1973, p. 7.

7. *Ibid.*, p. 7-8.

8. Voir l'excellente analyse de G.M. Fridlender sur ce point dans *Dostoevskij i mirovaja literatura*, p. 368-369. Pour la défiance envers les Russes voir L. Rice, p. 210-225.

réponse, qu'il a écrit son essai « à contrecœur » et que, malgré toute l'admiration qu'il porte à Dostoïevski « il ne l'aime pas réellement ». Et d'ajouter, ce qui est un comble pour un clinicien : « Cela vient de ce que ma patience envers les natures pathologiques s'épuise entièrement dans l'analyse ⁹. » C'est aussi un aveu : Dostoïevski est un névrosé, le diagnostic est porté d'emblée. René Girard a beau jeu de dénoncer la contradiction de Freud avec sa propre théorie de l'inconscient quand, toujours à propos des *Frères Karamazov*, il écrit : « Pour qu'il y ait névrose il faut que la rivalité avec le père et le désir de tuer restent inconscients. De toute évidence, ce n'est pas le cas ici. Il faut donc que le cas Dostoïevski soit beaucoup plus ou beaucoup moins grave qu'il ne paraît. Freud tâte la première possibilité. Il esquisse à grands traits la « personnalité criminelle » de Dostoïevski. Mais cela non plus ne le satisfait pas. [...] Pas de parricide, et c'est la névrose. Du parricide et c'est plus grave encore ! Il est bien évident que *les Frères Karamazov* se laissent malaisément emprisonner dans cette camisole ¹⁰ ». Par cette leçon de morale infligée à Dostoïevski, Freud s'écarte de la voie scientifique et s'enferme. Thérèse Neyraut-Sutterman a pu ainsi montrer que son essai apporte des enseignements autant sur sa propre psychologie que sur celle de l'écrivain russe ¹¹. J.-B. Pontalis y décèle une « réserve et une ambivalence profonde », « une sorte d'aversion » envers Dostoïevski et prend ses distances à l'égard de ce texte de circonstance du père de la psychanalyse :

S'il y *résiste*, n'est-ce pas parce qu'elle met en œuvre, mais aussi en actes, un thème qui a hanté la pensée freudienne : le meurtre du père ? Thème que Freud aborde dans le mythe – d'*Œdipe-Roi* au *Moïse* – alors que Dostoïevski, ce « caractère pulsionnel », l'incarne effectivement. Entre le meurtre symbolique du « père originaire » – l'*Urvater* – et le parricide du père réel, entre les frères Karamazov et les frères de la horde primitive, l'analogie est évidente, et la distance infinie ¹².

Freud est trop intelligent pour ne pas apercevoir cette distance et confesse : « Mais l'analyse ne peut malheureusement que déposer les armes devant le problème du créateur littéraire ¹³ ». Concession d'un moment qui ne l'arrête nullement dans sa construction de la personnalité littéraire de Dostoïevski !

-
9. Voir le commentaire du traducteur-psychanaliste de l'essai de Freud, J.-B. Pontalis, Folio, p. 28.
 10. R. Girard, *op. cit.*, p. 24.
 11. Th. Neyraut-Sutterman, Communication au colloque de Cerisy-La-Salle, juin 1968, sous la direction d'Anne Clancier et André Green : *L'espace du tragique*.
 12. Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, *op. cit.*, p. 29.
 13. *Ibid.*, p. 7.

À cette prévention de Freud, s'ajoutent l'histoire et la géopolitique, dont Freud n'est pas responsable mais qui brouillent encore davantage les cartes. Ce sont les destins inverses de la psychanalyse en Russie et en Occident, que l'on examinera particulièrement dans les études dostoïevskiennes.

En Occident, la psychanalyse s'implanta plus lentement qu'en Russie où elle connut un bel engouement avant d'expirer après 1925. Elle s'enracina cependant et triompha en imprégnant toute la vie. Bien qu'en raison des disputes et équivoques la psychanalyse soit déclarée morte tous les dix ans, elle rebondit, s'approfondit, se corrige et se diversifie selon les dissidences et luttes d'écoles. Jacques Lacan, au cours d'un entretien publié en 1974 mais fort actuel, déclare « qu'il ne peut y avoir de crise de la psychanalyse » et réintronise Freud : « Ce qui est certain, c'est qu'il nous a fait connaître des choses tout à fait nouvelles, qu'on n'aurait même pas imaginées avant lui. Depuis les problèmes de l'inconscient à l'importance de la sexualité, de l'accès au symbolique à l'assujettissement aux lois du langage ¹⁴ ». Il est certain qu'en Occident, particulièrement en France, où psychanalyse et littérature entretiennent des rapports privilégiés et organiques, le surcroît de conscience que procure la connaissance de l'inconscient par le passage du pré-conscient explique nombre de recherches esthétiques, comme celle des surréalistes même si A. Breton a eu des rapports orageux avec Freud ¹⁵. Dans le droit fil de la pensée psychanalytique, souvent amendée par des additifs jungiens, phénoménologiques, voire structuralistes, naissent des écoles critiques : la phénoménologie de l'imaginaire (G. Bachelard), la thématique (G. Poulet, J.-P. Richard), la psychocritique (Ch. Mauron) ¹⁶. Incontestablement, Freud avec ses écrits sur les écrivains, ou plutôt sur certaines de leurs œuvres (de l'*Œdipe-roi* aux *Frères Karamazov*, en passant par *Hamlet*) demeure l'authentique créateur de la critique

14. Jacque Lacan, « Inédit », *Magazine littéraire*, n° 428, février 2004, p. 25.

15. Serait-ce pour cette raison que Max Ernst a installé Dostoïevski – crâne bosselé et barbe de prophète – au beau milieu des surréalistes, de Crevel à Desnos, dans *Le Rendez-vous des amis*, son célèbre tableau de 1922 ? Voir la réponse de Julien Gracq, interviewé par moi-même en 1972, in *Dostoïevski*, Cahier de l'Herne, 1973, p. 144.

16. Charles Mauron, par la superposition des textes, décèle les « métaphores obsédantes », les regroupe en réseaux menant à la structure inconsciente de l'œuvre et au mythe personnel, sans tomber dans l'erreur freudienne qui, pour prouver, subvertit la biographie. C'est pourquoi nous y avons recouru dans notre ouvrage : Jacques Catteau, *La Création littéraire chez Dostoïevski*, 1978.

psychanalytique, suivi par de nombreux disciples ¹⁷. En Dostoïevski, ses héritiers sont légion, la plupart fondant leur interprétation sur l'Œdipe, la culpabilité et la faute. Citons les plus connus. Dominique Arban et ses ouvrages, surtout *Dostoïevski le « coupable »* (1953) et *Les Années d'apprentissage de Fiodor Dostoïevski* (1968) ; Marthe Robert et son roman familial analysé dans *Roman des origines et origines du roman* (1972), appliqué à l'écrivain russe dans son article « L'inconscient, creuset de l'œuvre », Claude Roy dans un article consacré à Dostoïevski « Innombrable postérité ¹⁸ » ; René Girard dans *Dostoïevski, du double à l'unité* (1963), qui introduit le rival médiateur et amende Freud ; Julie Kristeva dans *Soleil noir, dépression et mélancolie* (1987), du moins le chapitre « Dostoïevski, l'écriture et la souffrance des paroles » ; enfin Vladimir Marinov avec *Figures du crime chez Dostoïevski* (1990) ¹⁹, etc. On le constate, les études psychanalytiques sur Dostoïevski en France sont tardives alors qu'à Prague, A.L. Bem en avait donné d'excellentes ²⁰, prolongeant les recherches précoces des Russes en Russie.

En effet, contrairement à l'Occident frileux au départ et enthousiaste sur le tard, la Russie devint immédiatement une terre d'accueil pour la psychanalyse. Max Eitingon qui, après Freud, présida la Société psychanalytique Internationale, était d'origine russe et favorisa l'osmose entre les Viennois et les Russes. La RPSAO, la Société russe psychanalytique fut créée à Moscou en 1922. Mais bien avant, de 1904 à 1925 et même jusqu'en 1930, les traductions en russe des travaux de S. Freud et de ses disciples, en particulier Otto Rank, se bousculent et nombre de communications de psychanalystes russes entrent dans les bulletins viennois ²¹. À l'instar de Freud, on s'arme de la parole nouvelle pour questionner les grands écrivains russes sans, pour certains, attendre les correctifs de la recherche ultérieure du maître, en particulier l'acceptation de la pulsion de mort proposée dix ans plus tôt sous la forme de pulsion des-

17. Par exemple, Marie Bonaparte pour *Edgar Poe, sa vie, son œuvre* (1931) ; Jean Delay pour *La Jeunesse d'André Gide* (1956) ; Jean Laplanche pour *Hölderlin et la question du père* (1961), etc.

18. Ces deux articles sont publiés in *Fiodor Dostoïevski*, Paris, Réalités-Hachette, coll. « Génies et réalités », 1971, chap. 5 et 8.

19. Voir mon compte rendu dans « Le point sur la question » *Freud et Dostoïevski, Revue des études slaves*, LXIII, 1991, p. 261-264.

20. A.L. Bem, *Dostoevskij Psixoanalitičeskie ètjudy*, Berlin, 1938. L'introduction, « La psychanalyse en littérature », est un chef-d'œuvre de pondération et de pertinence.

21. Pour le détail des traductions voir A. Etkind, p. 157 ; V. Vološinov, p. 121 ; L.V. Vygotskij, p. 565.

tructrice par la psychanalyste russe Sabina Spielrein ²². Les détracteurs eurent beau jeu de se gausser de ce freudisme brut et primitif. Même un partisan de la psychanalyse comme A.L. Bem, a fortiori les adversaires, V.N. Volochinov (Bakhtine) et L.S. Vygotski railleront les travaux de I.D. Ermakov d'après qui *Le Nez* de Gogol' serait un symbole substitutif du pénis dont la perte révèle un complexe de castration, et le poème de Pouchkine *Domik v Kolomne* un cryptage de « domik kolom mne » ! De la « lituraterre », plaisanterait Lacan, pourtant coupable des mêmes calembours ! Dostoïevski, épileptique, écrivain psychopathologiste, fut une proie désignée, avant Freud. Selon A. Etkind, il existe dans les archives de Ermakov un manuscrit inédit sur Dostoïevski. On craint qu'il ne témoigne du même esprit simpliste que celui de l'ardente thuriféraire de Freud, la jeune épouse du vieux dramaturge N.N. Evreinov, A. Kachina-Evreïnova qui, dans son petit livre, *Le Sous-sol du génie. Les sources sexuelles de la création de Dostoïevski*, ramène tout, névrose et œuvre, à la sexualité ²³. Plus sérieux et féconds sont les travaux de Tatiana Rosental et de Nikolai Ossipov, à qui Bem dédiera ses *Études psychanalytiques* sur Dostoïevski. La première, dans un essai inachevé (Dostoïevski avant le baigne) « La souffrance et la création de Dostoïevski », propose à Freud, qui les reprendra dans son essai ²⁴, plusieurs concepts : l'ambivalence, le poids des traumatismes de l'enfance, la nature psychoaffective de l'épilepsie dont les manifestations constituent une autopunition pour le désir de mort du père, thème central de Freud. Mais, à la différence de celui-ci, elle rejette son monisme psychosexuel. Le second dans son étude « Le terrible chez Gogol et Dostoïevski » s'intéresse moins aux effrois, qui trouvent leur origine dans les terreurs enfantines du père et qu'engendre la névrose, qu'à la tentative courageuse de surmonter ces peurs ²⁵. T. Rosental, en déniait l'importance de la « pou-belle infantile de la sexualité », N. Ossipov par son acte de foi en

22. Voir James L. Rice, p. 217. Pour Sabina Spielrein, ses amours avec son thérapeute C.G. Jung et sa fin tragique ont inspiré le film récent de Roberto Faenza « L'âme en jeu ».

23. Elle a cependant le mérite de ne pas minimiser comme le fait Freud que les crises d'épilepsie se soient poursuivies après le baigne.

24. Il n'a pas lu l'article en russe mais son compte rendu détaillé paru en 1921 (Rosental' s'était suicidée et l'article était une nécrologie) dans *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*.

25. « Gogol' et Dostoevskij, bien que souffrant eux-mêmes des terreurs infantiles et archaïques, doivent nous apprendre à surmonter ces peurs, à surmonter la timidité [robost'] (le mot *robost'* provient de *rebënok*) et à faire preuve de courage » (N. Ossipov, t. II, p. 134).

l'art qui maîtrise la névrose s'approchent davantage de la grandeur mystérieuse de la création que ne le fait Freud. Le dernier surtout devine le grand découvreur de l'anxiété qu'est Dostoïevski au même titre que Kierkegaard et Kafka ²⁶. Hélas, on le sait, la montée en puissance de la psychanalyse russe fut stoppée et évincée, en même temps que le trotskisme avec qui elle avait des liens, essentiellement pour être une idéologie concurrente du marxisme. Il y eut bien des tentatives de conciliation, des marxistes psychanalysants, tels A.B. Zalkind, B. Bykhovski, B.D. Fridman, A.R. Luria. Volochinov (M. Bakhtine) démontre avec pertinence la vanité de leurs efforts dans « Au-delà du social, essai sur le freudisme » (1925) et surtout dans *Le Freudisme, essai critique* (1927). L'exposé est circonstancié et implacable. Le crime de la psychanalyse ne réside nullement dans l'exergue mis sur l'inconscient mais dans la psychologisation de l'organique, la réduction au sexuel, sa misère face à l'art, et surtout dans la substitution du sexuel au social, la coupure d'avec la société qui, selon Marx, est à l'origine de la conscience. « Édifier un monde au-delà du social et de l'historique », c'est, dit l'auteur, sacrifier aux trois autels « la magie, l'instinct et la sexualité ». A.S. Vygotski qui fréquenta les psychanalystes russes, dans sa *Psychologie de l'art*, écrite en 1925 mais publiée seulement en 1965, formule le même reproche dans l'honnête chapitre consacré aux rapports de la psychanalyse et de l'art ²⁷ : le pansexualisme et l'infantilisme empêchent la psychanalyse d'aborder la vie totale, le social. L'argument est marxiste ici, toutefois il peut être élargi au religieux, à l'art, et demeure valide lorsqu'on mesure la prétention inouïe de Freud d'expliquer la société entière à partir de l'Œdipe.

Enfin pour clore ce dossier décidément mal engagé, revenons sur l'historique de la rédaction de cette préface de circonstance qu'est l'essai de Freud. Dans sa lettre à son ami Stefan Zweig du 19 octobre 1920, Freud reconnaît qu'il n'est qu'un « profane » en critique littéraire et réclame à l'auteur de *Trois maîtres : Dostoïevski, Balzac, Dickens* (1920), son ouvrage, malheureusement plus lyrique que factuel ²⁸. Il avoue être perplexé devant le « confondant Russe

26. Voir J. Cateau, « Le monde du danger chez Dostoïevski », in *L'Exo : Tribune Roche de l'anxiété*, n° 8, p. 4-5.

27. L.S. Vygotskij, p. 96-114.

28. La biographie, bourrée d'erreurs grossières, ne précise pas la date d'apparition de l'épilepsie : « De singulières hallucinations, une tension psychique effrayante sont, dès son enfance, les premiers éclairs de l'orage ; au baign "le mal sacré" est devenu foudroyant », p. 49-50 de la trad. française.

Dostoïevski » et les énigmes non résolues, les lacunes rencontrées. À la remarque pertinente de Zweig sur « les génies qui passent les frontières » et sur l'impuissance des hommes de science, Freud, rétorque que les psychopathologistes, eux, ont un avantage ²⁹. Probablement, celui de l'interprétation. N'est-il pas surprenant que Freud qui avait à sa disposition toutes les œuvres de Dostoïevski en traduction allemande chez Piper, n'ait fixé son attention que sur *les Frères Karamazov* alors, que, comme le prouve excellemment Bem, nouvelles et romans antérieurs sont aussi féconds pour le psychanalyste ? La réponse est claire : dans ce dernier roman, le complexe d'Œdipe, le schéma cynégétique de la horde des frères pour tuer le père (*Totem et tabou*) y sont illustrés à merveille. Au fond, Freud ne cherche que ce qu'il a déjà trouvé, à moins que, comme le suppose V.I. Marinov, Dostoïevski ne l'ait inspiré ³⁰ ! Pour en revenir aux informations communiquées par S. Zweig, elles sont si confuses qu'elles induisent Freud en erreur. Joseph Frank dans « Freud's Case-History of Dostoevsky », l'appendice à son premier volume *Dostoevsky, The Seeds of Revolt, 1821-1849*, de sa vaste biographie en cinq tomes, n'a aucune peine à reprendre une à une les erreurs de Freud : la nature de l'épilepsie, la date d'apparition des crises comitiales, l'amitié suspecte de l'écrivain pour les hommes alors que n'importe quel biographe démontre qu'il se sentait plus en accord avec les femmes, la date des attaques de pulsion de mort que Freud situe dans l'enfance, alors qu'elles se manifestent, selon André, le frère de Dostoïevski, seulement à l'âge adulte, etc. ³¹ L'influence de Zweig dans l'essai de Freud est si prégnante, pas seulement dans les notes de bas de page, qu'à la fin l'analyste bifurque et raconte la nouvelle de son ami « Vingt-quatre heures de la vie d'une femme », l'une des trois de *La Confusion des sentiments* (1927), et ce, pour démontrer que la passion du jeu chez Dostoïevski est un substitut de l'onanisme et en revenir par cet étrange biais à la névrose, à la tendance incestueuse et la répression de l'angoisse envers le père. Et pourtant, Freud avait lu *Dostoïevski à la roulette* (1925) publiés par

29. Cette présomption est récurrente chez les psychanalystes. Vladimir Marinov n'en n'est pas exempt. « Seule l'utilisation des découvertes de la psychanalyse peut apporter de meilleures réponses » que les meilleurs théoriciens de la littérature, écrit-il dans son introduction.

30. « Le livre [*Totem et tabou*] fut rédigé par Freud dans l'exaltation de faire une grande découverte. Nous irons jusqu'à affirmer que le roman tragique de Dostoïevski [*Les Frères Karamazov*] n'a pas été sans influencer, d'une manière plus ou moins consciente, la construction de "la tragédie préhistorique" de Freud. » V.I. Marinov, p. 224-225.

31. Joseph Frank, p. 379-391.

Fülop-Miller et Eckstein, qui aurait dû le conduire à la pulsion de destruction, voire de mort. À ce propos, les mêmes éditeurs avaient donné nombre de documents autobiographiques tirés du *Journal d'un écrivain* (1919) et *Dostoïevski inconnu* (1926). Des mémoires peu fiables de Lioubov Fëdorovna Dostoïevskaïa qui signe Aimée Dostojewski (1920) il avait appris, ce qui n'était jusqu'ici que rumeur, que le père de l'écrivain avait été assassiné par ses paysans. La fille de Dostoïevski révélait le secret familial, voilà qui sert la thèse de Freud et pourtant n'est pas prouvé jusqu'à aujourd'hui, même s'il y a eu violence ³². Il y a encore de multiples sources : *Le Roman russe* d'E.M. de Vogüé où Dostoïevski est caractérisé comme « une âme féminine dans l'enveloppe d'un paysan russe » (d'où l'hypothèse d'une homosexualité latente), *Le Double* d'Otto Rank qui se réfère au héros de l'écrivain, Goliadkine, et où est citée la fameuse note d'Orest Miller dans la biographie de 1883 rapportant un événement tragique dans l'enfance de Dostoïevski ; lequel sera interprété plus tard par les psychanalystes comme la surprise par l'enfant de la « scène originaire » et par Freud comme la réprimande par le père de l'enfant surpris à se masturber ³³ (Freud se rappelle ce détail « tragique » et interroge Zweig dans sa Correspondance) ³⁴. Au demeurant, il est inutile de rechercher toutes ces sources, Freud en indique lui-même les principales au fur et à mesure de son exposé et, avouons-le, il reste mieux informé que nos spécialistes français d'alors, si on excepte André Gide ³⁵. Dans une ultime note de bas de page, Freud écrit : « La plupart des vues ici exprimées figurent aussi dans l'excellent écrit de Jolan Neufeld *Dostoïevski, esquisse de sa psychanalyse*, Imago-Bücher, numéro IV, 1923 ³⁶. » Excellent, cela va de soi, puisque gratifié de la mention : « sous la rédaction de S. Freud » mais pur produit d'un freudisme de vulgarisation. Jolan Neufeld est une jeune élève ³⁷ de Freud qui, souvent à partir d'ob-

32. Voir notre mise au point sur la question in Dostoïevski, *Correspondance*, t. 1, p. 80-81.

33. Frank, p. 26.

34. L'événement peut être aussi la mort d'une fillette, compagne de jeux du jeune Dostoevskij, qui meurt, sous ses yeux, après avoir été violée. (Voir *Correspondance* t. 1, p. 76)

35. Qui avoue lui-même trouver de meilleures sources dans les traductions allemandes.

36. Traduit en russe en 1925, I. Nejfel'd. *Dostoevskij Psixoanalitičeskij očerk*, pod red. Z. Frejda, L.M., 1925 ; avec une préface prudente de P. Guber qui parle de relativité, d'utilité, et met en garde : « Ce serait une grosse erreur d'accepter sans critique toutes ses conclusions. »

37. La plupart des commentateurs écrivent : « il » en parlant d'elle. Je dois à G.M. Fridlender, connaisseur admirable de la culture allemande, de rectifier l'erreur commise dans *La Création littéraire chez Dostoïevski*, p. 132.

servations pertinentes mais aux motivations complexes, applique la grille, le *pattern* psychanalytique avec une ferveur de prosélyte. Jugeons-en :

La haine du père, concurrent heureux auprès de la mère, se manifeste dans la « peur » du loup vécue dans l'enfance et racontée dans « Le moujik Mareï » en 1876, dans le sentiment de culpabilité envers le tsar-*batiouchka*, par l'acceptation passive du châtement disproportionné du bain et, naturellement, par l'obsession du paricide (*Les Frères Karamazov*). La célébration de l'Idéal du Christ est une assimilation au fils souffrant, abandonné du Père. Donc, la religiosité du romancier n'est que la sublimation de cette haine. Parallèlement, le Père est idéalisé [Freud, plus précis, introduit le surmoi] : ainsi s'expliquent le premier mariage [mais non le second, J.C.] avec une veuve, déjà mère, la prise en charge généreuse des enfants du frère décédé, la volonté de Dostoïevski d'élever ses propres enfants comme son père le fit. La propension à l'inceste apparaît dans la peur de mourir [Freud, plus incisif, la décèle dans l'homosexualité latente de l'écrivain], dans la continence sexuelle que l'homme aurait observée jusqu'à 40 ans ³⁸, dans la conception manichéenne qu'il a de l'amour, diptyque constant dans l'œuvre où le héros aime simultanément une sensuelle et une éthérée. Elle se confirme dans la conjugalité vécue par le héros comme une dépréciation de celle qui est la mère ou le deviendra : Natacha de *Humiliés et offensés*, la mère d'Arkadi dans *l'Adolescent*, ont failli [Freud plus franc parlera de la mère et de la putain, J.C.], Sonia est une prostituée, Nastassia Filippovna, une camélia. La tendance incestueuse envers la Terre-Mère est sublimée en patriotisme ardent. La composante érotico-anale de la libido de Dostoïevski dont l'ambivalence est constriction-libération entraîne l'équivalence : excrément-tel-qu'il-est-vécu par l'enfant et argent-conçu-comme-don. D'un côté, l'écrivain souffre de constipation, a une inclination pour les odeurs nauséabondes (l'odeur délétère du cadavre de Zocime), retient ses projets à l'état de plan le plus longtemps possible et termine ses œuvres comme à regret [à lui opposer la lumineuse explication par la logique polyphonique de M. Bakhtine, J.C.]. De

38. La légèreté scientifique de Neufeld est stupéfiante. Il est vrai qu'elle s'appuie sur les écrits de la fille de Dostoevskij, Ljubov', qui avait onze ans à la mort de son père. Voir *La Création littéraire chez Dostoïevski*, note 3, p. 132. Les lettres de l'écrivain, dès l'époque des *Pauvres Gens*, en 1846, témoignent de la sexualité impétueuse, parfois désordonnée, mais saine de Dostoevskij. Il suffit de constater ce qu'il appelait ses « transports conjugaux », copieusement caviardés par A.G. Dostoevskaja pour s'en persuader (voir *Correspondance*, tt. 1-3).

l'autre, contrairement à son père avare, il est d'une prodigalité étonnante, dilapide ses gains et joue [Freud y ajoute « le jouer avec », l'onanisme]. L'absence de description de la nature [notée par Camus mais attribuée à la modernité urbaine de Dostoïevski, J.C.], toujours assimilée au corps maternel ne serait qu'un refoulement de la tendance à l'exhibitionnisme. *L'Idiot* pose problème, alors J. Neufeld en fait une tentative avortée d'échapper au complexe d'Œdipe. *Les Démons* sont une illustration d'algolagnie – masochisme et sadisme associés [Freud développe ces concepts] – et, en définitive, une haine tournée contre soi-même, etc. Sa conclusion est claire :

Nous avons examiné à la lumière de la psychanalyse la vie et la création de Dostoïevski et trouvé les désirs qui ont déterminé sa vie et son œuvre. Le tableau qui a surgi sous nos yeux est celui d'un petit garçon quelque peu négligé par la mère et soumis au dressage sévère du père. Solitaire à la maison et à l'école, plein de fortes tendances refoulantes, de désirs et de pensées irréalisables de richesse, de domination et puissance, il s'évade de la réalité dans le monde de l'imagination, du rêve, où peuvent s'accomplir tous ses désirs insatisfaits. De ces rêves sont nées ses œuvres. Leur fondement est la tendance érotique, leur objet le désir inconscient de l'inceste. La vie et l'œuvre de Dostoïevski, ses actes et ses sentiments, sa destinée, tout cela découle du complexe d'Œdipe³⁹.

L'exposé de Freud est moins naïf. On sent la main du maître qui rassemble et ordonne en clinicien et en fondateur de la Psychanalyse. En tant que clinicien, il pose le diagnostic que réclame le cas de Dostoïevski : la névrose hystérique, l'épilepsie affective dont l'essence consiste, selon lui, à « liquider par des moyens somatiques les masses d'excitation dont elle ne vient pas à bout psychiquement⁴⁰ ». En tant que théoricien, auteur de *Totem et tabou*, il affirme que « le meurtre du père est [...] le crime majeur et originaire de l'humanité aussi bien que de l'individu⁴¹ ».

Au terme de cet examen du dossier, on mesure les idées préconçues, voire les préjugés, les a priori, les erreurs qui grèvent l'essai de Freud. Il est d'autres griefs qui alourdissent l'entreprise freudienne. Les uns généraux envers la psychanalyse qui se complaît à découvrir dans la littérature la confirmation de ses dires et expériences, sans se rendre compte qu'elle mythologise à perte de vue ; les autres spécifiques envers Freud.

D'abord, la psychanalyse désenchanter le monde, selon l'expression formulée à propos de la science par Max Weber. Elle tisse

39. I. Nejfel'd, p. 96

40. Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Folio, p. 12.

41. *Ibid.*, p. 14 et note a.

tout un réseau de convergences, bâtit un échafaudage savant pour déboucher sur l'Œdipe, le lot de tout un chacun. Que reste-t-il à faire, sinon tourner éternellement dans la cage forgée par les virtuoses de l'Œdipe ! Quand le géniteur, le tsar, Dieu-le-Père sont le Père puissant, objet de haine et d'identification, quand la femme, la nature, la Terre, la patrie [dans ce cas, la matrice !] sont la Mère vers qui converge le désir incestueux, on finit par rencontrer Père et Mère à chaque pas, à les détecter dans chaque objet érigé ou chaque cavité ! Les psychanalystes répondent que si nous résistons à cette banalisation « sans saveur et sans crédibilité », que si nous « répugnons » à accepter, dit Freud dans son essai, le complexe de castration, clef de toute névrose, c'est que nous sommes victimes de « cette blessure narcissique insupportable », de la déception de découvrir que tout ce qui est noble et élevé peut se ramener à quelques pulsions érotiques ou agressives élémentaires ⁴². Soit, acceptons puisqu'il existe des cas *pathologiques* qui le confirment et des cures réussies. Ne rejetons pas la « poubelliciation », toujours un mot de J. Lacan ! Que les psychanalystes, dans leurs nombreuses contributions à l'esthétique, proposent leur interprétation du contenu fantasmatique des œuvres ou décortiquent la psychopathologie des auteurs, leurs travaux, aussi féconds soient-ils, laissent sans réponse les questions que posent l'art, la création, la *poiétique*, c'est-à-dire la production d'une œuvre par le créateur ⁴³. Comment s'effectue la maîtrise de ce volcan qui métamorphose en feu la boue du magma ? Où vont l'émotion du lecteur, la beauté, la pugnacité des idées débattues, en particulier chez Dostoïevski ? Derrière les dilemmes du christianisme, de l'athéisme, du socialisme et du personnalisme, etc., derrière l'âme, il n'y aurait qu'une névrose ! Toute idée et tout élan ne seraient que les masques dérisoires d'un complexe ! La sublimation, « à laquelle sont dues les plus nobles acquisitions de l'esprit humain » reconnaît Freud, viendrait d'un changement d'objet et de but de la pulsion qui dérive la sexualité, se déssexualise, bref, par une domination de l'Œdipe, selon la conception qu'il introduit lui-même dans *le Moi et le Ça*. Mais ce changement, cette rupture, comment l'expliquer, et surtout pourquoi s'effectuent-ils ? L'art, équivalent selon Freud du jeu de l'enfant, du phantasme, du rêve éveillé, est une proposition bien faible et insuffisante. À l'opposé, écoutons le philosophe N. Berdiaev :

42. Voir Janine Chasseguet-Smirgel, p. 41.

43. Le psychanalyste Didier Anzieu dans son ouvrage remarquable *Le Corps de l'œuvre*, tente de résoudre le problème et définit les cinq phases du travail créateur et leurs inscriptions dans l'œuvre.

« L'acte créateur ne se justifie pas, il suffit lui-même à se fonder, il n'exige pas d'être fondé par quelque chose d'extérieur à lui », dit-il dans *Le Sens de la création* ⁴⁴. Et ailleurs dans *Essai de métaphysique eschatologique* : « En lui, il y a toujours quelque chose de plus que dans toute cause par laquelle on cherche à expliquer la création, c'est-à-dire qu'il y a interruption dans la chaîne du déterminisme ⁴⁵. » On voit, dans cette définition, la marque de la rupture que Berdiaev, fervent admirateur de Dostoïevski, fonde sur *la liberté*, thème central de l'œuvre. Pour clore cette polémique toujours ouverte et parler en termes kantien, Freud traite de la « causalité par nécessité », Dostoïevski, nous semble-t-il, ne néglige nullement celle-ci mais pratique davantage la « causalité par liberté ». Sa matière est le corps mais surtout l'âme ⁴⁶.

Les griefs envers Freud sont de deux ordres, littéraires et médicaux, il est vrai imbriqués. Tous les psychanalystes reconnaissent qu'il est hasardeux de psychanalyser un défunt, qui emporte ses secrets et... son inconscient dans la tombe. De plus, même vivant, Dostoïevski est un rebelle de l'aveu, il n'a tenu aucun journal intime digne de ce nom, à la différence de Tolstoï. Il ne s'aimait point et n'avait qu'une urgence : son œuvre ⁴⁷. Au demeurant, il se méfie des confessions insincères et téléguidées. En véritable connaisseur de l'inconscient, du refoulement, de la censure morale et des pulsions, il fait dire à son héros du *Sous-sol*, en l'occurrence son porte-parole : « Il y a dans les souvenirs de chacun des choses qu'il ne dévoile pas à tout le monde, mais uniquement à ses amis. Il y en a d'autres qu'il ne dévoilerait même pas à ses amis, rien qu'à lui-même, et encore sous le sceau du secret. Enfin, il en existe certaines qu'il craint de se dévoiler à lui-même ⁴⁸ ».

En effet, Freud non seulement tombe dans le péché courant, dénoncé à juste titre par Bakhtine, des biographes qui identifient l'auteur à tel ou tel héros en fonction de leur interprétation mais,

44. N. Berdjajev, p. 146.

45. N. Berdjajev, p. 249.

46. Ce mot que Freud, matérialiste, devrait ignorer revient sous sa plume dans *Délice et Rêves dans la Gradiva de Jensen* (1907) et significativement pour son habituel hommage aux écrivains : « Les poètes et les romanciers sont de précieux alliés, et leur témoignage doit être estimé très haut, car ils connaissent, entre ciel et terre, bien des choses que notre sagesse scolaire ne saurait encore rêver. Ils sont, dans la connaissance de l'âme, nos maîtres à nous, hommes du commun, car ils s'abreuvent à des sources que nous n'avons pas encore rendues accessibles à la science. »

47. Lire mon introduction générale à la *Correspondance*, t. 1, p. 9-61 : « De l'écrivain secret à l'homme nu ».

48. Dostoïevskij, *PSS*, t. 5, p. 122.

plus grave, il évacue ce qui le dessert et monte en épingle ce qui est douteux et non authentifié ; il va même jusqu'à nier ce qui est avéré. Faut-il asseoir la thèse que Dostoïevski souffrait d'une « hystéro-épilepsie », de nature névrotique, dont les attaques seraient une « autopunition pour le souhait de mort contre le père haï » que Freud manipule les propres témoignages de Dostoïevski dans sa correspondance et par là même, déchire le certificat médical du médecin Ermakov, faisant remonter l'épilepsie à 1850, pour soutenir que le *morbus sacer* était antérieur. Il fait reposer la pierre de l'édifice œdipien sur la pointe d'argile d'un renvoi en bas de page, librement interprété parce que flou et promu au rang d'événement crucial : la petite note d'Orest Miller dans la biographie de 1883 qu'il cite intégralement ⁴⁹. Il se désole assez ingénument : « Cela nous arrangerait bien si l'on pouvait établir qu'elles [les crises] ont cessé complètement durant le temps de sa détention en Sibérie, mais d'autres données contredisent cette hypothèse. » Qu'importe, les faits résistent, alors une petite note rétablit le cheminement : « On est malheureusement fondé à se méfier des informations autobiographiques des névrosés. L'expérience montre que leur mémoire entreprend des falsifications qui sont destinées à rompre une causalité déplaisante ⁵⁰ ». Balayés les témoignages des médecins et des proches ⁵¹ ! L'analyste est obstiné, c'est qu'il tient à son diagnostic de l'hystéro-épilepsie, dont il a raconté l'historique dans ses deux premières *Leçons sur la psychanalyse*.

À ses yeux, l'épilepsie a pour origine une névrose traumatique, elle constitue une réponse au milieu. Elle est purement psychosomatique. Le sujet névrosé réagit par ses crises au monde. Or cette thèse de Freud est devenue obsolète, bien que nombre de ses héritiers psychanalystes s'y cramponnent. Psychiatres et neurologues, dans ce domaine comme, plus récemment, dans celui de l'autisme, inversent le processus et re-biologisent le *morbus sacer*. L'épilepsie résulte d'une décharge des neurones cérébraux, qu'elle soit d'origine lésionnelle ou qu'elle naisse d'un foyer épileptogène mesurable, quels que soient les symptômes cliniques ou psychiques éventuellement associés. Le corps, et non la névrose, en est la cause. Ce qui n'empêche pas de les découvrir parfois imbriqués, comme chez Van Gogh, ou de voir s'amorcer une névrose engendrée par

49. Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, *op. cit.*, p. 13, note a.

50. *Ibid.*, note b.

51. Le reproche est aussi à adresser à D. Arban, voir *La Création littéraire chez Dostoïevski*, p. 135, et à tous les héritiers de Freud

l'inquiétude et l'anxiété chez l'épileptique ébranlé par ses crises comitiales répétées, c'est le cas de Dostoïevski qui eut près de 400 crises, mais curieusement pas de Flaubert. En tout état de cause, cette névrose secondaire ne s'origine pas dans l'Œdipe mais dans la terreur de mourir. En ce qui concerne l'écrivain russe, le diagnostic moderne hésite entre l'épilepsie primaire, généralisée, soutenue un moment par le grand épiléptologue Henri Gastaut et l'épilepsie du lobe temporal gauche, avancée par son éminent collègue Théophile Alajouanine qui l'a excellemment décrite dans ses études sur Dostoïevski, diagnostic auquel Gastaut a fini par se rallier ⁵². De la rectification apportée découle un fait capital : c'est *malgré, en dépit* de son épilepsie que Dostoïevski est un génie. Certes, la maladie existe, colore son art mais ne le fonde pas. Elle est une entrave dans sa création, ce qui ne l'empêche pas de l'exploiter dans ses œuvres ⁵³. Au demeurant, sur ce point, Dostoïevski et Freud se rejoignent : le pathologique, au même titre que le rêve, ouvre une voie royale pour accéder à l'inconscient, parallèle à cette voie commune qu'est le normal.

Résumons les points litigieux du dossier de Freud sur Dostoïevski : l'interprétation posée a priori, « l'empirisme schématisateur », selon le mot de Sartre qui se défiait de la psychanalyse, le forçement de la réalité, sans compter le contentieux médical sur l'épilepsie. Tout cela est contraire à l'esprit scientifique dont Freud, dans l'exaltation de ses découvertes, se réclame. Malheureusement, dans notre culture moderne, le savant, dans son habit de didacticien, fait figure d'arbitre suprême et de référence absolue. Il est l'oracle qui réduit les intuitions pourtant fulgurantes de l'écrivain à des « pressentiments », des éclairs fragmentés qu'il ordonne en vérité décrétée. Pour combattre ce fallacieux prestige et pour saisir les profondes convergences de Freud et de Dostoïevski et leurs divergences, il faut, comme le propose R. Girard, inverser les termes et se demander ce que Dostoïevski aurait à proposer à Freud ⁵⁴, c'est-à-dire mettre de côté cet essai grevé d'erreurs et d'ignorances, et

52. Le dossier n'est pas clos. Il est longuement exposé dans mon ouvrage, *La création littéraire chez Dostoïevski*, p. 124-180, avec, de surcroît, le calendrier des crises de Dostoïevski.

53. « L'art qui guérit », tel est le titre de *The Healing Art*, l'ouvrage de James L. Rice, bourré d'informations mais aussi de dérives.

54. « L'idée que Dostoïevski pourrait avoir quelque chose à apprendre à Freud, qu'il pourrait être plus capable d'interpréter Freud que Freud n'est capable de s'interpréter lui-même ne vient pas à l'esprit [...]. Il faut envisager l'inversion du rapport entre la psychanalyse et Dostoïevski. » (R. Girard, p. 31-32)

imaginer une lecture des ouvrages de Freud lui-même par l'écrivain. C'est un vaste chantier impossible à traiter ici, on se bornera à en esquisser les lignes de force et à justifier ainsi la fascination de Freud envers Dostoïevski.

Dostoïevski, salué par ses lecteurs et certains critiques comme écrivain-« psychiatre », qui, jadis, en Sibérie, a lu *Psyché, histoire du développement de l'âme humaine* (1846) de Carl Gustav Carus⁵⁵ « le grand philosophe de l'inconscient » (dixit A. Béguin), aurait été passionné par la lecture de *L'Inconscient* de Freud avec tout ce qui en découle : pulsion, désir, refoulement, censure, articulation avec le préconscient, rêve, etc. N'a-t-il pas lui-même dans ses œuvres d'avant le baignage et plus consciemment par la suite décliné sous toutes ses formes la *dialectique tragique du désir*, l'unité de sa pensée qui va de Devouchkine, le héros des *Pauvres Gens*, de Goliadkine, celui du *Double*, jusqu'aux Versilov et Karamazov⁵⁶. Le vouloir (*xotenie*), le caprice, le désir sont déjà la grande découverte de l'Homme du *Sous-sol*, déjà le Moi et le Ça de Freud :

La raison [...] est une bonne chose, c'est indiscutable, mais la raison n'est jamais que la raison et ne satisfait que la faculté raisonnante de l'homme, tandis que le vouloir [*xotenie*] est la manifestation de toute une vie, de toute la vie de l'homme, y compris sa raison et ce qui le démange [...]. Que sait la raison ? La raison ne sait que ce qu'elle a réussi à apprendre (et il y a des choses qu'elle n'apprendra, je crois, jamais ; ce n'est pas une consolation mais pourquoi ne pas le dire ?) tandis que la nature humaine agit dans son ensemble, avec tout ce qu'elle possède de conscient et d'inconscient, et bien qu'elle dise faux, elle vit⁵⁷.

Des *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Dostoïevski aurait reconnu ses écrits dans la *Troisième* (mot d'esprit, rêve, actes manqués, lapsus, motivations) et aurait proposé comme illustration, par exemple, les actes de non-transgression à l'intérieur de la transgression de Goliadkine et de tant d'autres. Mais il aurait rejeté la *Quatrième* (la sexualité infantile, l'auto-érotisme, la libido) pour ce qu'elle s'appuie sur un matérialisme sexuel et un déterminisme psychique. Toutefois, il y aurait discerné quelques vérités : n'a-t-il pas lui-même dépeint l'Éros naissant chez de jeunes enfants : Netochka

55. Voir *La création littéraire chez Dostoïevski*, p. 101-103.

56. « Je suis le seul qui aie su mettre en lumière le tragique du sous-sol qui consiste dans la souffrance, l'autochâtiment [l'autopunition de Freud], la conscience du mieux et de l'impossibilité d'y parvenir, et surtout, dans la nette conviction qui est celle de ces infortunés, que tout le monde est ainsi et que, par conséquent, se corriger n'en vaut pas la peine », écrira Dostoïevski dans un projet de préface en 1875. Sur la dialectique tragique du désir, voir *La création littéraire chez Dostoïevski*, p. 162-164.

57. Dostoevskij, *PSS*, t. 5, p. 115. C'est nous qui soulignons.

Nezvanova, le garçonnet d'*Un Petit Héros*, Nelly d'*Humiliés et Offensés* ? Ne connaît-il pas la puissance érotique du rêve (Svidrigaïlov, l'Adolescent faisant céder l'altière Akhmakova) ? En lisant *Totem et tabou*, tout en s'indignant de l'identification effectuée par Freud entre le repas totémique et l'eucharistie chrétienne – on ne touche pas au Christ chez Dostoïevski ! – il aurait songé et se serait dit : Ne sont-ce pas là mes *Frères Karamazov*, laïcisés, sociologisés dans une optique rationaliste et athée ? Cet Œdipe freudien qui pousse au parricide n'y est pas, comme je le fais, contrebalancé par le sacrifice de l'enfant, antérieur au meurtre du père ! Quant au *Moi et le Ça*, avec ce conflit du moi, du surmoi et du ça, le rôle du moi idéal, la réhabilitation du moral lové là où on ne l'attendait pas, il l'aurait immédiatement appliqué à son Raskolnikov, et à tant d'autres de ses héros, confirmant les analyses ultérieures de A.L. Bem dans ses *Études psychanalytiques*⁵⁸... Il aurait convenu que Freud a classé, étiqueté, nommé les conflits de l'homme que lui, l'écrivain, n'a cessé de mettre en scène, d'*incarner* mais sans juger, ni condamner ses héros. Certes, il partage avec Freud une vision pessimiste de la nature humaine, il sait le poids des traumatismes infantiles, la force des perversions sexuelles et la puissance du mal. Ne l'a-t-on pas qualifié de « talent cruel » ? Toutefois, il est également convaincu que ce pessimisme n'est pas définitif et absolu. Lui, il croit à la chute mais aussi à la lutte, à la victoire possible, à la liberté agissante, à la boue faite cristal au feu du métamorphisme. Voyez comment, chez lui, réagissent les fils meurtris ou bâtards, déçus, dégoûtés par leur père de sang, harcelés par le parricide rôdeur, ils s'élèvent en promulguant un autre père, selon leur âme. Ainsi Arkadi dans *l'Adolescent* se tourne vers Macaire l'errant, ainsi Aliocha Karamazov élit Zocime le starets. Le romancier refuse la stagnation freudienne qui déclare indestructibles le complexe, la pulsion, même si la cure, l'analyse conduisent à la prise de conscience salutaire, mais non à la délivrance.

Freud nous approuve quand il écrit, dans un aveu paradoxal justifiant « sa » lecture de Dostoïevski, tout en la déclarant superfétatoire : « Seule la psychanalyse permet de le comprendre, je veux

58. « Le roman *Crime et châtiment* est ainsi en images littéraires le conflit qui se déploie dans l'âme humaine, la lutte contre le *Moi* des deux principes contraires : *Le Surmoi* et le *Ça*. C'est ainsi que reçoit un contenu réel la célèbre formule de Dostoïevski : "Là le diable combat avec Dieu et les cœurs des hommes sont le champ de bataille", ainsi A.L. Bem clôt son passionnant chapitre « Le raisonnement et le vouloir », *Études psychanalytiques*, p. 186.

dire qu'il n'en a pas besoin car il l'illustre lui-même dans chaque caractère de ses personnages et dans chaque phrase de ses livres⁵⁹. » Notre jeu n'était pas vain. Restent, pour être moins ludique, à résumer à grands traits les grandes convergences entre Freud, la psychanalyse, et Dostoïevski, le romancier.

Tous les deux affirment et illustrent le rôle majeur de *l'inconscient* et son jaillissement depuis le subconscient jusqu'au préconscient, quand il affleure. Tous les deux privilégient la voie jusqu'ici condamnée du *pathologique* (Svidrigaïlov et la vérité des hallucinations, Mychkine et son épilepsie à aura religieuse, Ivan Karamazov et sa démente), sans pour le romancier oublier le normal. Ils reconnaissent encore *l'ambivalence* de la psyché, abondamment illustrée chez Dostoïevski par l'hyperconscience des éléments contraires, les pôles des deux abîmes, celui de Sodome et celui de la Madone, et par sa scénographie du dédoublement et des doubles. Tous les deux recourent à *l'outil de la parole*, clé ouvrante dans la cure chez Freud et principe dialogique dans toute l'œuvre de Dostoïevski ; deux exemples parmi mille : le chapitre de *L'Éternel Mari*, dans lequel Veltchanivov examine pourquoi Troussotski a voulu et non voulu le tuer, est intitulé, avant Freud, « Analyse » ; l'autre, relevé par VI. Marinov, concerne le dialogue entre Smerdiakov et Ivan Karamazov⁶⁰. Enfin, la parenté est plus connue, tous les deux ont privilégié le rapport du monde à l'onirisme. L'œuvre de Dostoïevski est celle qui comporte, de loin, le plus de rêves, au moins sept dans *Crime et châtiment*. Les critiques frottés de psychanalyse les ont commentés, en appliquant la grille de la libido avec objets phalliques et corps maternel martyrisé et embrassé (le rêve de la vieille haridelle). Mais apparemment, pour le romancier, la symbolique que Freud développe dans *L'Interprétation des rêves*, axée sur le sexe, a un autre étage : l'âme⁶¹. Ils s'accordent encore pour le « travail du rêve » dont le rêveur est tout à la fois l'acteur, le voyeur et le metteur en scène, et surtout pour affirmer que le rêve est la réalisation du *désir* refoulé,

59. S. Freud, *Correspondance*, p. 363.

60. « L'évolution du destin d'Ivan vers la prise de conscience progressive de son désir parricide (à travers ses dialogues avec Smerdiakov et avec l'hallucination du diable) ressemble beaucoup plus à la progression d'une cure psychanalytique (nous pensons par exemple à l'analyse du cas de l'Homme aux rats) que ne le fait l'évolution d'Œdipe ou d'Hamlet. Ainsi Dostoïevski nous apparaît comme un précurseur plus direct et plus proche de Freud que Sophocle ou Shakespeare. » (V.L. Marinov, p. 299)

61. Voir mon étude sur un rêve à la fois d'amour charnel et de retournement spirituel, de conversion : « La Forme et l'âme : le rêve de Mitja » [Karamazov], *Revue des études slaves*, LXX, 3, p. 607-612.

avec ses obstacles et ses aveux. Freud aurait pu contresigner ce que dit le romancier dans *Le rêve d'un homme ridicule* : « Les rêves, semble-t-il, sont dirigés non par la raison mais par le désir, non par la tête mais par le cœur ⁶² ». Les mots ne sont pas du même registre mais la loi est la même...

En conclusion, sans le savoir, sans taxonomie savante, sans recourir au déterminisme, à la causalité matérialiste, le romancier Dostoïevski a pratiqué à sa manière la psychanalyse. Freud, lucide, le constate mais il devine l'hostilité que l'écrivain aurait manifestée envers ses prémisses ainsi que le rejet de ce qu'il aurait considéré comme inadmissible. Il s'en est inconsciemment irrité et a commis un *acte manqué*, son essai hâtif « Dostoïevski et le parricide », le centrant sur *l'auteur* – l'homme et le penseur – au lieu d'entrer dans une connivence sans rancœur avec *le créateur* de génie, son prédécesseur. Si Freud avait pu lire l'ouvrage d'un de ses héritiers, Daniel Lagache, *La Jalousie amoureuse*, il aurait percé le secret de son « antidostoïevskisme » latent : la rivalité. À croire que Dostoïevski lui est apparu comme un double non convié, un Père qu'il n'aurait pas souhaité, un analyste dans l'âme avec son inadmissible Dieu caché. Quand la psychanalyse est une arme à deux tranchants, ricane-rait l'Homme du *Sous-sol* !

BIBLIOGRAPHIE

ALAJOUANINE, Th. 1963. « Dostoïevski épileptique », *Le Nouveau Commerce*, 2, p. 114-133.

ALAJOUANINE, Th. 1973. « Littérature et épilepsie. L'expression littéraire de l'extase dans les romans de Dostoïevski et dans les poèmes de Saint Jean de la Croix », in *Dostoïevski*, Paris, L'Herne, p. 309-324.

ANZIEU, D. 1981. *Le corps de l'œuvre*, Paris, Gallimard, Connaissance de l'inconscient.

ARBAN, D. 1953. *Dostoïevski « le coupable »*, Paris, Julliard.

ARBAN, D. 1968. *Les années d'apprentissage de Fiodor Dostoïevski*, Paris, Payot.

BAXTIN, M. Voir VOLOŠINOV.

BEM, A.L. 1938. *Dostoevskij, Psixoanalitičeskie Ètjudy* [Dostoïevski, Études psychanalytiques], Berlin-Petropolis.

BERDJAËV, N. 1985. *Smysl tvorčestva* [le sens de la création], Paris, YMCA-Press, p. 146.

62. Dostoevskij, *PSS*, t. 25, p. 108

- BERDJAEV, N. 1995. *Opyt èsxatologièeskoj metafiziki* [Essai de métaphysique eschatologique], Moskva, Respublika, p. 249.
- CARUS, C.G. 1846. *Psyche. Zur Entwicklungsgeschichte der Seele* [Psyché, histoire du développement de l'âme humaine], Pforzheim.
- CATTEAU, J. 1973. (direction) *Dostoïevski*, Paris, L'Herne, cahier n° 24.
- CATTEAU, J. 1978. *La création littéraire chez Dostoïevski*, Paris, Institut d'études slaves, p. 125-180.
- CATTEAU, J. 1990. « Le monde du danger chez Dostoïevski », *L'Exo : Tribune Roche de l'anxiété*, 8, p. 4-5.
- CATTEAU, J. 1991. « Freud et Dostoïevski », *Revue des études slaves*, t. LXIII, 1, p. 261-264.
- CATTEAU, J. 1996. « Le Double ou l'asymétrie ennemie », in *Le Double, l'ombre, le reflet (Chamisso, Dostoïevski, Maupassant, Nabokov)*, Paris, SEDEL, 4, p. 27-39.
- CATTEAU, J. 1998. « La forme et l'âme : le rêve de Mitja », *Revue des études slaves*, t. LXX, 3, p. 607-612.
- CHASSEGUET-SMIRGEL, J. 1971. *Pour une psychanalyse de l'art et de la créativité*, Paris, Payot.
- CLANCIER, A. 1973. *Psychanalyse et critique littéraire*, Toulouse, Privat, « Nouvelle recherche », p. 37-38.
- DOSTOJEWSKI, Aimée 1920. *Dostojewski, geschildert von seiner Tochter* [Dostoïevski, raconté par sa fille] München, Reinhardt. Traduit en russe : Dostoevskaja L.F. *Dostoevskij v izobraženii ego dočeri*, Moskva-Leningrad, 1922.
- DOSTOEVSKIJ, F.M. 1972-1990. *Polnoe sobranie sočinenij v tridcati tomax* [Œuvres complètes en trente tomes], Leningrad, Nauka [PSS].
- DOSTOÏEVSKI. 1998-2003. *Correspondance*, tt. 1-3, Paris, Bartillat [éd. intégrale, présentée et annotée par Jacques Catteau, traduit du russe par Anne Coldefy-Faucard].
- DOSTOÏEVSKI. 1973. *Les Frères Karamazov*, Paris, Gallimard, Folio 486, précédé de « Dostoïevski et le parricide » par Sigmund Freud, p. 7-27.
- ETKIND, A. 1993. *Èros nevozmožnogo, istorija psixoanaliza v Rossii* [L'Éros impossible, histoire de la psychanalyse en Russie], Sankt-Peterburg, Meduza.
- FRANK, J. 1976. *Dostoevsky. The Seeds of Revolt, 1821-1849*, Princeton, Princeton University Press.
- FREUD, S. 1900. *Die Traumdeutung* [L'Interprétation des rêves], Wien. En français, Paris, PUF, 1967.
- FREUD, S. 1910. « Über Psychoanalyse » [Sur la psychanalyse], Leipzig et Wien. En français in *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot, 1973.

- FREUD, S. 1912. *Totem und tabu* [Totem et tabou]. En français *Totem et tabou*, Paris, Gallimard, 1993.
- FREUD, S. 1914. « Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung », [Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique]. En français in *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot, 1973.
- FREUD, S. 1915. « Triebe und Tribschicksale » [Pulsions et destins des pulsions] ; « Die Verdrängung » [Le refoulement] ; « Das Unbewusste » [L'inconscient]. Rassemblés en français in *Métopsychoologie*, Paris, Gallimard, 1968 et cités dans la coll. Idées, Gallimard, n° 154.
- FREUD, S. 1918. « Aus der Geschichte einer infantilen Neurose » [Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (l'homme aux rats)]. En français in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1970.
- FREUD, S. 1923. « *Das Ich und das Es* » [Le moi et le ça], Vienne. En français « Le moi et le ça » in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1970, p. 177-234.
- FREUD, S. 1928. « Dostojewski und die Vätertötung » [Dostoïevski et le parricide] in W. Komarowitsch. *F.M. Dostojewski. Die Urgestalt der Brüder Karamasoff* [La forme première des *Frères Karamazov*], Munich, Piper Verlag. En français, en 1973, cité d'après Folio 486.
- FREUD, S. 1979. *Correspondance 1873-1939*, Paris, Gallimard.
- FRIDLENDER, G.M. 1985. *Dostoevskij i mirovaja literatura* [Dostoïevski et la littérature mondiale], Leningrad, Sovetskij pisatel', p. 368-371.
- FÜLOP-MILLER, R. (éd.) 1925. *Dostojewski am Roulette* [Dostoïevski à la roulette], München, Piper. En français, *Dostoïevski à la roulette*, Paris, Gallimard, 1926.
- FÜLOP-MILLER, R (éd.) 1926. *Der unbekannte Dostojewski* [Dostoïevski inconnu], Munich, Piper.
- GASTAUT, H. 1979. « L'involontaire contribution de Dostoïevski à la symptomatologie et au pronostic de l'épilepsie », *L'Évolution psychiatrique*, t. XLIV, 2, p. 215-245.
- GIRARD, R. 1963. *Dostoïevski, du double à l'unité*, Paris, Plon.
- GIRARD, R. 1976. *Critique dans un souterrain*, Lausanne, L'Âge d'Homme, p. 7-34.
- JONES, E. 1958-1969. *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, t. I-III, Paris, PUF.
- KAŠINA-EVREINOVA, A. 1923. *Podpol'e genija. Seksual'nye istočniki tvorčestva Dostoevskogo* [Le sous-sol du génie. Les sources sexuelles de la création de Dostoïevski], Petrograd, Tret'ja straža.
- KRISTEVA, J. 1987. « Dostoïevski, l'écriture de la souffrance et du pardon », *Soleil noir, dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, p. 123-226.

- LAGACHE, D. 1947. *La jalousie amoureuse*, Paris, PUF, rééd. en 1981, PUF/Quadrige.
- MARINOV, VI. 1990. *Figures du crime chez Dostoïevski*, Paris, PUF, Voix nouvelles en psychanalyse.
- MAURON, Ch. 1962. *Des métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique*, Paris, José Corti.
- MILLER, O.F. 1883. « Materialy dlja žizneopisanija F.M. Dostoevskogo », in *Polnoe sobranie sočinenij F.M. Dostoevskogo* [« Matériaux pour la biographie de F.M. Dostoïevski », Œuvres complètes de F.M. Dostoïevski], Sankt-Peterburg, t. I, p. 1-176.
- NEUFELD, J. 1925. « Dostojewski : Skizzen zu seiner Psychoanalyse » [Dostoïevski : Esquisses pour sa psychanalyse] in *Imago-Bücher*, n° 4, Leipzig. Traduit en russe : Nejfel'd, Iolan. *Dostoevskij, psixoanalitičeskij očerk pod redakciej prof. Z. Frejda* [Dostoïevski, essai psychanalytique sous la rédaction du prof. S. Freud], Moskva-Leningrad, Izd. Petrograd, 1925.
- NEYRAUT-SUTTERMAN, Th. 1983. « Du texte manifeste du fantasme parricide au texte latent d'un fantasme infanticide. De la crise d'épilepsie à la création romanesque chez G. Flaubert et F. Dostoïevski », in *Études psychothérapeutiques*, n° 53, septembre, p. 213-226.
- OSIPOV, N.E. 1929. « Dvojnik, peterburgskaja poëma Dostoevskogo (zametki psixiatra) » [*Le Double*, poème pétersbourgeois de Dostoïevski] in *O Dostoevskom* [£A propos de Dostoïevski] sous la réd. de A.L. Bem, t. 1, Prague, 1929.
- OSIPOV, N.E. 1935 « Strašnoe u Gogolja i Dostoevskogo » [Le terrible chez Gogol et Dostoïevski], in A.L. Bem, F.N. Dosužkov et N.O. Losskij (éd.) *Žizn' i smert'* [La Vie et la mort], t. 1, Prague, 1935.
- PANKEEV, S. 1971. *The Wolf-Man, by the Wolf-Man*, New York, Basic Books.
- RANK, O. 1914. « Der Doppelgänger » [Le Double], *Imago*, Leipzig, Vienne.
- REIK, Th. 1929. « Freuds Studie über Dostojewski » [L'étude de Freud sur Dostoïevski], *Imago*, XV, Vienne, p. 232-242.
- RICE, J.L. 1985. *Dostoevsky and the Healing Art. An Essay in Literary and Medical History*, Ardis, Ann Arbor.
- ROBERT, M. 1971. « L'inconscient, creuset de l'œuvre » in *Dostoïevski*, Paris, Hachette, coll. « Génies et réalités », p. 130-150.
- ROBERT, M. 1972. *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset.
- ROSENAL', T.K. 1919. « Stradanie i tvorčestvo Dostoevskogo » [La souffrance et la création de Dostoïevski], in *Voprosy izučenija i vospita-*

nija ličnosti [Problèmes de l'étude et de l'éducation de la personnalité], 1, Petrograd, 88-107.

ROY, C. 1971. « Innombrable postérité » in *Dostoïevski*, Paris, Hachette, coll. Génies et réalités », p. 246-263.

VOLOŠINOV, V. [BAXTIN, M.] 1925. « Po tu storonu social'nogo, o Frejdizme », [Au-delà du social, sur le freudisme], *Zvezda*, Leningrad, n° 5 (11), p. 186-214. Traduit en français par Guy Verret : Mikhaïl Bakhtine. *Le Freudisme*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1980, p. 32-77.

VOLOŠINOV, V. [BAXTIN, M.] 1927. *Frejdizm. Kritičeskij očerk* [Le Freudisme. Essai critique] Moskva.-Leningrad. Traduit en français par Guy Verret : Mikhaïl Bakhtine : *Le Freudisme*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1980, p. 79-212.

VYGOTSKIJ, L.S. 1968. *Psixologija iskusstva* [La psychologie de l'art], Moskva, (2^e édit.), p. 95-113.

ZWEIG, S. 1920. *Drei Meister : Balzac, Dickens, Dostojewski*, Leipzig, Insel-Verlag. Traduit en français : *Trois maîtres, Dostoïevski, Balzac, Dickens*, Paris, Grasset, 1949.